

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André RAPPAZ

Nos morts : Monsieur Willy
Coutaz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1958, tome 56, p. 302-303

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

MONSIEUR WILLY COUTAZ

Il arrive que la vie et ses obligations mettent quelque distance entre ceux qui jadis, au long des heures et des jours, n'eurent pour toute distance que celle des bancs au pupitre : seuls désormais, un faire-part de mariage, une licence, une rencontre fortuite jalonnent avarement une silencieuse étendue entre élèves et professeur. Mais il arrive aussi, et rien n'est plus cher au cœur d'un maître, que la vie fasse retrouver un Ancien, aussi proche qu'autrefois et bien davantage encore, parce que la distance des années et des lieux a éprouvé la solidité d'un lien qu'elle a débarrassé de ses étroites contraintes. Tel fut bien le cas pour Willy, notre élève de Grammaire et notre ami de toujours : c'est pourquoi une mort aussi brutale que la sienne, et en pleine jeunesse, nous a profondément bouleversé.

Né le 10 février 1934 à Saint-Maurice, il entra au Collège à douze ans, pour y suivre les classes latines de Principes à Syntaxe. Nous n'avons pas de peine à nous rappeler ce garçon

éveillé, vif jusqu'à la turbulence, à l'affût de tout ce qui pouvait égayer un cours. Après un séjour dans le canton d'Argovie et en Allemagne, pour y perfectionner sa langue allemande, il obtenait à Genève une place intéressante dans une célèbre maison d'eaux minérales, où il s'occupait du bureau et de la réception douanière. Il y a quelques mois, il tint enfin « la place de ses rêves » : agent régional d'une grande société d'assurances. Tout heureux de son nouvel emploi, qui convenait si bien à son tempérament sociable et plein d'allant, il avait en peu de temps acquis la confiance et l'estime de ses chefs.

D'une indépendance apparemment farouche, il avait pourtant bien du mal à cacher son plaisir de retrouver Saint-Maurice, sa famille, ses amis. Nous l'entendons encore plaisanter gentiment sur les expressions qui fleurissaient bon le terroir et dont il s'amusait à émailler sa conversation : c'était sa façon bien à lui de montrer un attachement réel à tout ce qui le liait à sa chère petite ville, à tout ce qu'il ne pouvait, tout ce qu'il ne voulait pas oublier. Il portait aussi un des plus anciens noms de la vieille cité : son père, M. Robert Coutaz, est président de la Noble Bourgeoisie et son grand-père le fut également.

Il a fallu qu'un terrible accident de circulation, qui avait déjà coûté la vie à l'un de ses compagnons, l'emportât lui aussi quelques jours plus tard, dans l'après-midi du dimanche 14 septembre. Dans l'un des rares moments de répit que lui laissa la gravité de son état, il reçut, pleinement conscient, les derniers sacrements et s'unit avec ferveur aux prières que, malgré sa grande faiblesse, il voulut répéter à haute voix. Nous retrouvons ici, mis à nu par la souffrance, cet élan, cette générosité qui le caractérisèrent. Nous le retrouvons lui-même au-delà de la mort, et non seulement par le souvenir : la mort, elle aussi, semble mettre quelque distance entre les êtres, mais elle aussi peut les rendre plus proches, plus étroitement liés par les liens secrets et forts de la prière. A cette prière nous unissons ses chers parents, qui pleurent en lui leur unique enfant, son grand-père et toute sa famille, et nous leur redisons ici notre sympathie émue et nos religieuses condoléances.

A. R.